

L'HISTORIOGRAPHIE COMME LIQUIDATION METHODIQUE DE L'HISTOIRE

Considérations inactuelles sur Weber et Heidegger

Claude Piché, Université de Montréal

MARTIN HEIDEGGER

"Le concept de temps" (1924)

in

Les cahiers de l'Herne:

Martin Heidegger

Editions de l'Herne, 1983, 513 p.

REINHART KOSELLECK

Vergangene Zukunft

Le futur passé

Francfort, Suhrkamp Verlag  
1979, 389 p.

MAX WEBER

Gesammelte Aufsätze zur

Wissenschaftslehre

Essais sur la théorie de la science

traduit

par Julien Freund

Tübingen, J.C.B. Mohr, 5e éd.,  
1982, 613 p.

Plon, 1965, 537 p.

Articuler historiquement le passé ne signifie pas le connaître "tel qu'il a été effectivement", mais bien plutôt devenir maître d'un souvenir tel qu'il brille à l'instant d'un péril.

Walter Benjamin

### 1-La mort de l'homme et la disparition de l'histoire dans l'imaginaire

Quelles eurent été les conséquences pour le développement culturel de l'Occident d'une défaite des Grecs à la bataille de Marathon? C'est en ces termes que Max Weber dans sa discussion sur la méthodologie de l'histoire illustre la façon de procéder de l'historien allemand Eduard Meyer. Or il faut se demander d'emblée si le recours à ce genre d'inférence de la part de l'historien ne renvoie pas à une pratique désormais tombée en désuétude, mieux, si elle n'apparaît pas de nos jours carrément illégitime. Une telle approche de l'histoire misant sur la continuité, la tradition et la réalisation progressive d'une finalité ne se présente-t-elle pas, lorsque confrontée à la perspicacité dissolvante de l'archéologie du savoir, comme définitivement dépassée. La nouvelle histoire a mis au rancart les concepts surannés d'influence, de motivation et de signification pour se concentrer sur les phénomènes de discontinuité, de rupture et de dispersion. L'histoire est désormais non-événementielle, car elle ne procède plus en termes de péripéties, de causes et d'effets; et si par hasard il est encore question d'événements chez Michel Foucault, c'est pour désigner le découpage d'un fait dans sa singularité la plus stricte, hors de toute synthèse pré-donnée. A ce

titre, le discours peut lui-même se faire événement, comme simple fait considéré dans sa neutralité première, comme matériau indifférent. La poussière de faits que constitue le "champ des événements discursifs"<sup>1</sup> peut dès lors être soumise à un travail de mise en rapport et de réorganisation qui fait fi des préjugés traditionnels. C'est grâce à des "décisions maîtrisées" que l'archéologue s'assure de l'autonomie de son entreprise, même si la liberté théorique à l'origine de telles décisions se refuse à tirer au clair son propre statut. On assiste ici à l'aboutissement ultime de la Dialectique des Lumières: après avoir délivré le monde des puissances mythiques par le biais d'une objectivation progressive de la nature externe, la raison en vient à la fin à se retourner contre elle-même, à se chosifier elle-même comme histoire et comme culture. Cette tendance était déjà clairement marquée dans l'historicisme du XIXe siècle, dont on retrouve ici, malgré les désaveux, un prolongement radical. L'histoire s'écrit maintenant sans sujet. Pour reprendre le mot de Cournot, nous accédons à la "post-histoire", c'est-à-dire à une pratique discursive tout aussi dénuée de substrat que le sont ses objets eux-mêmes puisque le niveau réflexif de la théorie se nie lui-même au moment où il s'affirme dans toute son efficacité: l'analyse archéologique n'est à ses propres yeux rien de plus qu'un "discours sur des discours".

Dans la même perspective, il est possible d'éluder le sens et la portée de la question d'Eduard Meyer en ne reconnaissant à l'historien d'autre motivation que la simple curiosité intellectuelle.

Ainsi pour Paul Veyne le seul intérêt admissible de la part de l'historien est l'intérêt purement théorique pour les faits qui ont déjà été portés au jour ou encore pour ceux que sa curiosité désintéressée cherche à tirer des ténèbres du passé. En aucun cas cependant, la méthodologie ne peut intégrer une dimension telle que la "fonction sociale"<sup>2</sup> de l'historiographie. On retrouve d'ailleurs ce réflexe dans l'admiration sans équivoque dont Veyne fait montre à l'endroit de Weber l'historiographe, par opposition au Weber des écrits méthodologiques. Il est vrai que la théorie de la science de Weber se présente sous des dehors quelque peu rébarbatifs, mais est-ce une raison pour proclamer le divorce entre la théorie et la pratique de l'historien Weber? Car au fond qu'y-a-t-il de fascinant par exemple dans les "descriptions historiques" de la sociologie de la religion? L'engouement ne tient-il pas au fait qu'au même moment où Weber repère minutieusement le télos immanent, la fin de l'histoire de l'Occident comme processus de désenchantement du monde attribuable au déploiement graduel de la rationalité technique, il se livre dans un même souffle à un plaidoyer contre la fin de l'histoire, contre la réification des rapports sociaux? Ceci est de nature à inciter l'historien à revenir aux écrits méthodologiques de Weber, dans lesquels on doit s'attendre à découvrir tout autre chose qu'une épistémologisation des problèmes philosophiques, c'est-à-dire leur mise hors-circuit définitive. En marge de l'exigence officielle d'objectivité fondée sur le fameux postulat de la neutralité axiologique, il faut être attentif au combat mené en sourdine

dans la Wissenschaftslehre contre l'objectivisme historiciste. Cette critique n'est certes pas menée dans toute l'ampleur désirable, mais elle peut tout de même servir de toile de fond au discours à la seconde puissance qu'élabore le Heidegger de Etre et Temps en prenant comme cible l'historicisme de Dilthey.

De prime abord, on pourra peut-être douter de la pertinence qu'il y a à traiter sur le même plan la conception de l'histoire chez Weber et chez Heidegger. Il est évident que du point de vue de leur stature intellectuelle ces deux penseurs souffrent très bien la comparaison, mais il n'est pas dit au départ qu'en prenant pour fil conducteur le thème de l'histoire en vue d'établir un parallèle entre eux, les pages qui suivent parviendront à dégager un terrain de discussion commun, et encore moins à découvrir des points d'accord. Weber est d'abord et avant tout un praticien des sciences sociales qui s'est permis une réflexion sur le plan des présupposés méthodologiques de son activité, sans jamais pour autant empiéter sur le domaine philosophique de la théorie de la connaissance. Il maintient une distance respectueuse à l'égard de celle-ci. Comment alors le questionnement de Heidegger, qui cherche à contourner le rétrécissement épistémologique de la philosophie en remontant à une ontologie fondamentale, peut-il rejoindre les préoccupations du sociologue? La seule chance réside alors, semble-t-il, dans la fidélité de leur description respective au phénomène histoire.

Naturellement, en mettant au jour la convergence de la saisie de l'histoire chez Weber et Heidegger, il ne s'agit pas

simplement de déceler une influence "historique" de celui-là sur celui-ci. La tentation est d'autant plus grande que Heidegger s'est porté à la défense de Weber à quelques reprises dans les années qui ont précédé la rédaction d'Etre et Temps<sup>3</sup>. En effet, Heidegger témoigne un certain respect pour l'homme de sciences Max Weber, dont il apprécie la véhémence scientifique et la radicalité<sup>4</sup>. Weber selon lui a le mérite d'avoir clairement reconnu la dimension foncièrement historique des sciences de l'esprit, et d'avoir mené ses discussions méthodologiques à l'aide des instruments que pouvait lui fournir la philosophie de son époque. Le malheur, c'est que la philosophie alors en vogue est celle de Rickert, à savoir une philosophie fondée sur le concept formel de valeur. L'auteur d'Etre et Temps a bien sûr d'ores et déjà réglé ses comptes avec la philosophie de Rickert<sup>5</sup>, mais il ne faut pas oublier que cette prise de distance de la part de Heidegger porte les traces d'une révision puisque le jeune Privatdozent de 1915 avait lui-même traité, dans sa leçon inaugurale, de la temporalité historique à l'aide de la terminologie néo-kantienne. Déjà sous ce rapport, on est en droit de s'attendre à retrouver une certaine affinité entre Weber et Heidegger, même si l'analytique du Dasein nous transpose à un niveau d'originarité sans égal. Du reste, le projet d'Etre et Temps ne se double-t-il pas de la prétention à fonder les différentes disciplines scientifiques en examinant la pertinence ontologique de leurs "concepts fondamentaux"? L'analytique existentielle, de l'aveu même de Heidegger, n'est pas étrangère à l'entreprise d'une "théorie des sciences de l'esprit"<sup>6</sup>.

Heidegger prétend avoir jeté les bases de cette théorie dans les alinéas 72-77 en développant le concept fondamental d'historialité (Geschichtlichkeit). La seconde partie de la présente étude sera consacrée à l'examen des conséquences qu'il tire du caractère historial de l'être-là pour les sciences historiques (§ 76), tandis que la première sera centrée sur l'analyse de quelques éléments de l'article de Weber intitulé "Etudes critiques pour servir à la logique des sciences de la culture" (1906), dans lequel celui-ci est amené à parler, à l'occasion du compte rendu d'un livre de Meyer, de l'"essence logique de l'histoire"<sup>7</sup>. Il est à noter que le mot "logique" dans ce contexte renvoie toujours à la méthodologie des sciences humaines. Weber se propose donc de remonter à l'essence de l'histoire conçue comme discours scientifique. Il restera à voir jusqu'à quel point sa conception de l'historiographie s'enracine dans le rapport originaire qu'entretient l'homme avec son histoire. En d'autres termes, il s'agit d'être sensible, au moment où Weber expose comment on écrit l'histoire, aux éléments qui rejoignent la signification profonde de cette activité.

Trois questions seront adressées à Weber sur l'essence de l'histoire: la première concerne l'objet de l'histoire, la seconde le rôle de l'historien dans l'établissement de ce discours et enfin la troisième la portée du discours historique. A la lumière des développements de la Wissenschaftslehre, il va s'avérer que l'histoire est, contre toute attente, un discours des possibles - ce qui n'est manifestement pas étranger à la politique comprise comme art du

possible -, que l'objectivité même du discours historique doit souffrir une intervention d'un genre bien spécifique de la part du sujet connaissant, et enfin que l'histoire, même si elle se présente comme un retour sur le passé, repose sur un réflexe axé de façon primaire sur l'avenir.

## 2-Les mondes possibles, pour le meilleur et pour le pire

La première préoccupation de Weber dans ses écrits méthodologiques consiste à établir l'objectivité de ces disciplines bien spéciales que sont les sciences de la culture. Aussi n'hésite-t-il pas à caractériser l'histoire d'entrée de jeu comme une "science de la réalité" (Wirklichkeitswissenschaft)<sup>8</sup>, marquant par là le caractère résolument empirique de la recherche historique; il s'agit en fait d'une science fondée sur l'expérience la plus concrète, sur la réalité effective. Sa finalité ultime ne consiste pas tant à parvenir à des généralités abstraites, qu'à garder le contact le plus étroit avec la particularité de son objet. La démarche de l'historien vise à atteindre un discours individualisant à l'intérieur duquel il retrace des chaînes causales singulières. A première vue, l'histoire apparaît comme un tissu riche et compact qui ne demande qu'à être dépeint fidèlement. En affirmant que le concept de possibilité joue un rôle tout à fait déterminant dans la façon d'écrire l'histoire, et ce en dépit de la perception courante qu'ont les historiens de leur propre activité, Weber n'est pas sans savoir

qu'il doit faire face à une levée de boucliers. Pourquoi en effet venir introduire une marge de conjecture dans la science empirique apparemment la mieux assurée (historia), et peut-être la plus digne de ce nom? Si l'historien se met à jongler avec les événements, cela doit normalement signifier qu'il renonce à la présupposition de la détermination intégrale de son objet. De ce point de vue, le concept de possibilité a toutes les apparences d'une notion fondamentalement "indéterministe"<sup>9</sup>. "Une objection nous guette: l'introduction de 'possibilités' dans les 'considérations d'ordre causal' ne signifie-t-elle pas en général qu'on renonce à toute connaissance causale, de sorte que, malgré ce qui a déjà été dit plus haut sur le fondement 'objectif' du jugement de possibilité, et puisqu'en fait la détermination du cours 'possible' des choses doit toujours être laissée à l'imagination, la reconnaissance de l'importance de cette catégorie signifie pratiquement qu'on laisse portes et fenêtres ouvertes à l'arbitraire subjectif dans l' 'historiographie' et qu'en conséquence cette discipline ne serait plus une science?"<sup>10</sup> En introduisant la notion de possibilité comme constitutive du discours historique, Weber n'entend faire rien d'autre que décrire le mécanisme cognitif qui entre en jeu à chaque fois que l'historien prend la plume. Et pourtant cette tentative de fondation méthodologique semble conduire au résultat contraire, c'est-à-dire priver le discours historique de sa prétention à la scientificité en l'engageant dans un jeu de spéculations.

En fait, Weber maintient le caractère universel du

principe de raison vis-à-vis la réalité empirique: tout ce qui se produit dans le monde réel renvoie à une cause. Cependant la réalité dans son infinie richesse n'est pas accessible intégralement au sujet connaissant. On retrouve ici la conception Rickertienne de la réalité comme un continuum hétérogène infini, tant extensivement qu'intensivement. Il y a donc un décalage essentiel et insurmontable entre cette réalité mouvante et la vision simplifiée et lacunaire qu'en donne le discours. La notion de possibilité fait problème aussi longtemps qu'on ne porte pas attention au fait que Weber désigne celle-ci comme une "catégorie". Naturellement en utilisant cette expression Weber ne fait pas appel à la subjectivité transcendantale kantienne ou néo-kantienne; la catégorie n'en est pas moins à ses yeux "formatrice" (formende)<sup>11</sup> au sens où elle structure de l'extérieur certains segments parmi une infinité de matériaux. Dès que le discours, qu'il soit historique ou autre, abandonne la prétention de livrer la copie fidèle d'un objet déjà formé, un espace se crée qui permet l'intervention de concepts, sélectifs certes, mais légitimes, un espace qui ouvre sur une réflexion implicite visant à organiser la réalité brute de l'histoire.

Avant d'aborder plus précisément la fonction de la catégorie de possibilité dans l'historiographie, il importe de signaler le statut bien précis du concept historique chez Weber. Sa méthodologie s'insère dans le cadre de la théorie néo-kantienne de la "construction des concepts": le concept est un moyen déployé

par le sujet connaissant en vue de cerner une facette de la réalité, ce qui veut dire du même coup que l'homme de sciences, ici l'historien, est contraint malgré lui de choisir l'aspect du cours de l'histoire qu'il veut mettre en lumière à l'aide de son appareil conceptuel. Puisque l'historiographe introduit lui-même ses instruments catégoriels et discursifs, il est conduit par le fait même, qu'il l'admette ou non, à opérer une sélection. C'est ainsi que Weber, à la suite de l'historien Meyer, souligne l'aspect constitutif, pour cette science, de l'"intérêt historique". Le choix du thème s'opère de façon préalable en vertu d'une multitude de "points de vue" possibles, qui sont tous reliés de près ou de loin à des "valeurs". En un mot, il n'y a pas de discours historique possible sans que les segments de la réalité qui sont retenus comme pertinents, le soient en vertu de leur signification aux yeux de l'historien lui-même. L'objectivité du discours historique trouve ici une limite. On ne peut plus considérer la recherche historique pour ainsi dire comme une reproduction photographique du devenir, qui même comme tâche infinie est illusoire. Weber amène l'historien à admettre que le fait historique est l'objet d'un découpage impliquant de sa part une intervention proprement subjective, dans la mesure où il n'y a pas de fait historique significatif (bedeutsam) qui n'ait d'abord été rapporté par l'historien à une valeur culturelle. Cette mise au point ne vise toutefois pas à réduire le discours historique à un tissu de jugements de valeur. Au contraire, dès que l'historien a orienté son attention sur un centre d'intérêt précis, le discours renoue avec sa prétention à la scientificité

en procédant à l'aide de jugements de possibilité objective.

Comme on vient de le constater, l'historien introduit une dimension subjective au moment de la tâche préalable de la sélection de son objet. Cela signifie que le discours historique ne devient objectif qu'à l'étape suivante, à savoir au moment où il s'agit de retracer l'enchaînement causal des éléments qui ont entraîné la mise en place de la constellation considérée comme historiquement significative. Ainsi, dès qu'un ensemble historique revêt une importance, le travail du chercheur consiste à établir des jugements d'imputation causale à l'endroit de certains faits qui apparaissent comme déterminants pour la mise en place de cet ensemble. La catégorie de possibilité intervient précisément à ce moment stratégique de l'établissement du discours, c'est-à-dire au moment où l'historien est amené à procéder à l'aide de ce que Aron a traduit par l'expression "raisonnement de probabilité rétrospective"<sup>12</sup>. La probabilité est dite rétrospective puisqu'il s'agit d'évaluer l'importance d'un événement en demandant ce qui se serait passé si celui-ci ne s'était pas produit, ou s'il avait été autre. L'emploi du conditionnel ici, dont l'historien n'est pas toujours conscient, indique l'intervention de la catégorie de possibilité. Il s'agit de faire varier en pensée le cours des événements qui ont effectivement eu lieu afin de vérifier si certains faits auxquels l'historien accorde une importance causale par rapport au point de vue significatif qu'il privilégie, ont véritablement été décisifs. Le recours au conditionnel dans ce cas ne fait

pas appel à des hypothèses arbitraires, mais s'appuie au contraire sur des possibilités "objectives", en d'autres termes, sur ce qui est légitimement susceptible de s'être passé, dans le cas où l'événement en question n'aurait pas eu lieu. Pour Weber, la légitimité de ces alternatives repose sur le bien-fondé de ce qu'il appelle "savoir nomologique", c'est-à-dire la connaissance très souvent informelle à laquelle l'historien se réfère, et qui lui permet de prévoir ce qui dans une constellation précise pouvait, selon toute vraisemblance, se produire. Que ces règles de conduite jouissent d'une précision scientifique ou qu'elles soient le fruit d'une expérience diffuse, cela importe peu. Le moment décisif en vue de l'objectivité de la recherche historique réside pour Weber dans le fait que ces règles, statuant sur des possibles, sont susceptibles de faire l'objet d'un consensus, ou du moins d'une discussion entre chercheurs. Tel est le lieu, restreint peut-être mais bien circonscrit, de l'objectivité dans le discours historique.

C'est précisément dans le but de faire ressortir la "structure logique" du jugement d'imputation causale que Weber a recours à l'exemple de Meyer sur le caractère déterminant de la victoire des Grecs à Marathon en 490 av. J.C.<sup>13</sup>. L'étape préliminaire consiste à insérer cet événement brut dans une constellation significative en le rapportant à certaines valeurs culturelles. Chez Meyer, dont Weber ne reprend les propos qu'à titre illustratif, la signification causale de la victoire de Marathon est jugée en rapport avec le développement de la civilisation occidentale à

partir de la cité antique. Une fois ce cadre de référence établi, l'étape ultérieure conduit l'historien à faire abstraction en pensée de la victoire des Grecs et à considérer, à la lumière de ce que nous savons des habitudes politiques des Perses, ce qu'une défaite des Grecs aurait entraîné comme conséquences. A vrai dire, l'historien joue ici avec les possibles, mais dans une direction bien précise que lui prescrit son savoir nomologique, ses connaissances sur la façon dont les Perses s'y prenaient en général pour raffermir leur emprise politique sur les nations conquises. Or ce savoir objectivement contrôlable indique à l'historien que les Perses avaient l'habitude de s'appuyer sur les instances religieuses en place pour établir dans leurs protectorats une domination théocratique-religieuse. La prise en considération de cette possibilité objectivement fondée laisse apparaître une mise en tutelle de type religieux de la Grèce comme la suite "adéquate"<sup>14</sup> d'une victoire des Perses à Marathon; et ceci avec les conséquences inestimables qu'aurait entraînées pour le développement de la culture de l'Occident une telle entrave à la liberté intellectuelle qui commençait déjà à se manifester dans la Grèce de cette époque. Pour le dire autrement, la péripétie guerrière de Marathon n'a, prise pour elle-même, pas immédiatement de signification vis-à-vis de cette constellation privilégiée par Meyer qu'est le développement des valeurs culturelles de l'Occident. La victoire des Grecs ne reçoit une signification historique déterminante qu'au moment où l'historien réussit à faire voir qu'à l'intérieur de la chaîne causale ayant conduit à cette constellation, la bataille de Marathon représente un tournant

décisif. Pourtant seul un jugement articulé sur des possibilités objectives permet de donner une force de persuasion à une telle affirmation.

Cette analyse du discours historique peut à première vue apparaître passablement intriquée, surtout si l'on compare cette structure avec ce que l'on rencontre normalement dans une monographie historique. Weber est bien conscient ici de situer la discussion sur le plan de la "structure logique" implicite à tout discours historique, même si pour sa part l'historien de profession a l'impression de se livrer à une activité beaucoup plus prosaïque. Le tact et l'intuition lui semblent tenir lieu de ce que Weber désigne par l'expression inélégante de "savoir nomologique". Jusqu'à un certain point, cette perception de soi qu'a l'historien recèle un fond de vérité, puisque son attitude prouve à souhait que le savoir de ce qui a l'habitude de se passer dans le monde historique, ce savoir nomologique donc, n'est pas la préoccupation première de l'historien. Le caractère inaperçu de l'intervention de ce savoir montre justement qu'il ne s'agit là de rien de plus que d'un moyen<sup>15</sup>, même si celui-ci s'avère un auxiliaire indispensable à la scientificité du discours. L'histoire est une science individualisante, si bien que l'intérêt porte sur l'unicité d'une constellation bien plus que sur les leçons pragmatiques que l'on peut tirer de la connaissance de la façon dont l'homme se comporte d'ordinaire. L'histoire ne vise pas de manière primaire l'établissement de règles ou de lois en vue d'en tirer un

bénéfice technique pour notre propre futur. Jusqu'ici on a pu constater que le futur dans lequel intervient la catégorie de possibilité est le futur passé<sup>16</sup>, à savoir le passé qui a déjà été un futur, un possible. D'ailleurs le jugement de possibilité objective, lorsque clairement reconnu, a lui-même pour fonction de libérer le devenir historique de son aspect fossilisé: la catégorie de possibilité réintroduit dans la trame historique cette respiration qui fait en sorte que non seulement l'événement fictif (une défaite des Grecs à Marathon) apparaît comme un possible, mais également le fait réel (la victoire des Grecs). Il s'agit d'un passé réel qui est toutefois déjà apparu comme un futur possible. L'histoire a beau être une science empirique, une science qui retrace des chaînes causales singulières, il n'est pas certain que l'espace de possibilités qu'elle dévoile ne soit pas lui-même une partie intégrante de l'"intérêt" qu'y prend l'historien. Il reste donc à savoir si l'intervention du chercheur dans le discours historique se limite à un simple découpage extérieur en vertu de valeurs momentanément reconnues comme normatives.

### 3-L'histoire : une discipline prometteuse

Avant de considérer plus précisément la contribution apportée par l'analytique existentielle de Heidegger à la fondation philosophique des sciences historiques, il est peut-être indiqué

de s'attarder encore un instant à certains traits de l'article de Weber - à visées par ailleurs strictement méthodologiques - susceptibles d'établir le lien entre l'historiographie et son enracinement dans l'historialité de l'être-là. Il s'agit là d'ailleurs du seul expédient dont on dispose, en l'absence d'une discussion philosophique explicite chez Weber. Jusqu'à présent, il est apparu que les développements des "Etudes critiques..." gravitent autour du jugement de probabilité rétrospective. En y regardant de plus près cependant, on se rend compte par cette expression que l'intervention du "spectateur" dans l'histoire est reconnue du même coup comme systématique. Weber souligne cette participation active de l'historien à son discours par les expressions rückblickend, rückschauend<sup>17</sup> qui font toutes deux appel à cette rétrospective essentielle. Le droit de regard n'est donc pas confiné simplement à la sélection préalable de ce qui est historiquement intéressant. Au contraire, la rétrospection s'immisce dans le jugement de possibilité lui-même, si bien que la participation propre du sujet connaissant est requise au moment de la constitution objective du discours historique.

Les quelques lignes qui suivent, tirées du début de la seconde partie de l'article, font état, sur la base des indications de Meyer, de ce réflexe tout à fait naturel à l'historien. "Ce qu'il y a d'exact dans la formulation de Meyer que nous avons mentionnée plus haut, lorsqu'il dit que l'historien considère les événements 'en devenir' et que par conséquent son objet n'est

pas soumis à la 'nécessité' propre au 'devenu', c'est que l'historien procède dans l'appréciation de la signification causale d'un événement concret de façon analogue à celle de l'homme historique qui prend un parti ou une décision et qui n'agirait pas si son action lui apparaissait comme 'nécessaire' et non pas seulement comme 'possible'<sup>18</sup>. Il est inutile ici de revenir sur la distinction douteuse proposée par Meyer entre le "devenir" et le "devenu"; d'ailleurs Weber s'en est déjà pris à cette façon de parler au début de son article<sup>19</sup>. De même est-il superflu d'insister davantage pour le moment sur le caractère primordial du concept de possibilité comme condition fondamentale de toute historiographie, voire de toute histoire. Ce qu'il importe de relever dans l'extrait cité, c'est plutôt cette collusion qui s'établit tout naturellement entre l'"historien" et l'"homme historique" inséré dans son contexte d'action. Le texte fait état de l'analogie qui doit exister entre l'attitude de l'historien et celle de l'agent historique, si celui-ci veut déchiffrer l'action de celui-ci. On voit ici apparaître cette circularité constitutive de toute science humaine: non seulement l'historien se reconnaît dans son objet, mais encore il doit s'investir lui-même comme homme historique s'il veut s'y ménager un accès. C'est cette considération évidente qui est révélée dans notre extrait; celle-ci toutefois ne fait pas l'unanimité quand il est question de l'ériger en règle méthodologique, car alors l'intérêt historique, jusqu'ici maintenu à distance dans la mesure où on le confinait au rôle liminaire de

principe de sélection, semble maintenant s'infiltrer dans la marche du discours historique lui-même. L'historien est acculé malgré lui à prendre intérêt aux péripéties qu'il décrit, ne serait-ce qu'en les remémorant. Paul Ricoeur<sup>20</sup> a bien montré dans la discussion épistémologique actuelle sur l'histoire la nécessité ressentie entre autres par W.B. Gallie d'axer, au moins au niveau primaire, toute historiographie sur une histoire qui peut être racontée. La dimension narrative de toute histoire au sens où Gallie parle de follow a story commence à reconquérir son droit de cité. Même si Weber le sociologue est bien à l'affût des multiples facteurs qui conditionnent l'action humaine, il est lui-même d'accord pour admettre que l'histoire est par essence foncièrement "anthropocentrique"<sup>21</sup>!

Weber n'est certes pas le premier à avoir insisté sur les difficultés méthodologiques propres aux sciences humaines. Il faut plutôt remonter à celui qui a inauguré le débat épistémologique sur la différence entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit. Déjà dans le titre originellement envisagé par Dilthey pour l'ouvrage inachevé qui deviendra l'Introduction à l'étude des sciences humaines (1883), on peut déceler une conscience très claire du problème. En effet, l'expression "Critique de la raison historique"<sup>22</sup> marque implicitement une divergence fondamentale par rapport à Kant puisqu'il ne s'agit désormais plus d'une raison transcendante qui jette un pont entre elle et la nature matérielle, mais plutôt d'une raison qui tout en se penchant sur l'objet histoire se reconnaît elle-même comme étant de bout en bout historique. Seule la vie peut comprendre la vie, disait Dilthey. Toutefois même si

Weber reconnaît sa dette envers l'auteur de l'Introduction, il n'est pas prêt à se livrer pieds et poings liés à la mystique du concept de reviviscence (Nacherleben)<sup>23</sup>, qui par la transposition non problématique de l'historien dans son objet, offre le désavantage de trop miser sur l'immédiateté. Cette fusion de l'historien et de son objet est du reste une illusion que Weber dénonce en insistant sur la supériorité de fait de l'historien vis-à-vis son objet. La lucidité accrue de ceux qui viennent après n'est qu'un indice de la distance insurmontable qui persiste entre deux époques. Or le gouffre qui s'ouvre ici n'enlève rien à la fascination qu'exerce le passé sur l'homme. Tout dépend dès lors du mode sur lequel est vécue cette fascination: d'une part, il peut s'agir d'une attitude esthétisante - ce à quoi Dilthey d'ailleurs n'a pas échappé<sup>24</sup> - par laquelle l'historien se perd littéralement dans le passé, d'autre part, il peut s'agir d'une attitude par laquelle l'historien, sans oublier la médieté essentielle de son objet, cherche dans le futur passé un écho à la nécessité pressante que lui fait ressentir son propre futur. Weber n'a assurément pas posé le problème du rapport de l'homme à l'histoire dans ces termes; nous ne sommes même pas certain que cette alternative corresponde aux deux premiers termes de la trichonomie des "intérêts historiques" qu'il présente à la fin de la première partie de l'article, en distinguant une attitude esthétique, pratique et théorique<sup>25</sup>. Toutefois, considérant l'importance primordiale accordée par Weber à la catégorie de possibilité, il n'est pas exclu que celui-ci ait vu dans l'investissement que l'historien fait de son propre futur dans

le passé un moment de vérité spécifique: non pas au sens d'une reproduction conforme du passé, mais au sens d'une remémoration de possibilités passées qui portent la marque de l'absolue singularité.

Les indications de Weber ne permettent pas de tirer de plus amples conclusions quant à sa conception formelle du discours historique, si bien qu'il est dès lors permis de se tourner du côté du fondement philosophique de ce discours tel qu'il est formulé par Heidegger. La démarche de Weber a fait voir la recherche historique comme un discours résolument axé sur le possible. L'intervention de l'historien est requise dans ce que la recherche historique a de plus propre, à savoir la reconstitution de la structure téléologique de l'action humaine, dès lors qu'est admise la dimension essentiellement anthropocentrique de l'histoire. Telle est sans doute la leçon que Weber a retenue de Dilthey: non seulement l'objet histoire doit se voir conférer de l'extérieur une signification, mais cet objet ne peut être saisi que par la compréhension puisqu'il est lui-même porteur de sens. En interprétant, l'historien projette dans l'objet son propre horizon d'attente. Or l'entreprise d'Etre et Temps tente précisément de rendre compte ontologiquement de cet horizon d'attente. Il suffira ici de rassembler au préalable et de façon aussi partielle que succincte les éléments qui ont trait à l'historialité de l'être-là avant d'aborder les conséquences retenues par Heidegger à l'égard de la recherche historique proprement dite. Pour les fins limitées de cette analyse, qu'il soit permis de

reprendre ici sans discussion la terminologie heideggerienne.

D'emblée Heidegger se refuse à définir l'être-là de l'homme en termes de propriétés et de facultés qui puissent être considérées comme une somme de composantes que l'être humain posséderait. L'essence de l'homme réside dans son existence en ce que celle-ci renvoie à sa facticité, à son être-là. L'homme n'est pas saisi ontologiquement en fonction de ce qu'il a, mais bien plus en fonction du fait qu'il a à être. L'être-là est essentiellement pouvoir-être. Nous renouons déjà à ce niveau avec le concept de possibilité, qui occupe une place centrale dans toute l'analytique existentielle. L'être-là se découvre comme un être prospectif puisqu'il n'est rien de plus que ses propres possibles; il est foncièrement tourné, sous le mode du souci, vers ce qu'on a convenu d'appeler à la suite de R. Koselleck son "horizon d'attente"<sup>26</sup>. D'ailleurs, cet horizon qui englobe toutes les possibilités de l'homme connaît lui-même, selon Heidegger, un point limite, une possibilité ultime: la mort. Il s'agit là de la possibilité incontournable qui marque la fin de tout pouvoir-être pour l'être-là. La mort vient donner leur sens à toutes les possibilités de l'être-là en ce qu'elle en indique la limite dernière. Toutefois même si la mort circonscrit l'horizon dans lequel prennent place toutes les possibilités de l'être-là, cette impossibilité irréductible ne comporte elle-même a priori aucun critère prescriptif ni de fil conducteur pour le choix des possibilités de l'homme<sup>27</sup>. L'être-là se révèle être un étant qui est de part en

part temporel: le futur constitue pour lui la dimension temporelle première dans la mesure où le souci tourne essentiellement l'attention vers la mort à venir; cependant l'absence de ligne de conduite dans le terme ultime renvoie cet étant à sa propre facticité, plus précisément au fait qu'il soit un être-jeté, livré par son propre passé. C'est ainsi que l'être-là, à la recherche de ses propres possibles, est réduit à se tourner vers son histoire. Dès que le souci dévoile l'homme comme temporalité, celui-ci se découvre alors comme un être par essence historique.

Il serait fastidieux de reproduire les passages clefs sur la "Constitution fondamentale de l'historialité" de l'être-là dans l'alinéa 74 d'Etre et Temps, sans doute est-il préférable de passer directement à l'alinéa 76 dans lequel Heidegger tire les conséquences de la temporalité de l'être-là en regard du statut des sciences historiques. A l'aide de trois extraits, on peut dégager la réponse de Heidegger à chacune des trois questions d'abord adressées à Weber concernant respectivement la nature de l'objet des recherches historiques, la place de l'historien dans ce discours, ainsi que le statut spécial réservé à ce mode temporel qu'est l'avenir.

Heidegger conçoit la recherche historique comme un simple prolongement de l'historialité de l'être-là; le discours historique n'est au fond que l'articulation explicite d'un rapport au passé qui est constitutif de la réalité humaine. Ainsi le caractère manifeste de cette réappropriation de la tradition prend pour Heidegger la forme de la répétition. Ce terme ne signifie pas que

l'histoire a la prétention de reproduire le passé tel quel, à savoir de ramener dans le présent actuel ce qui a été effectivement réel. Non seulement cette prétention est factice, mais elle détourne du fait que ce qui intéresse l'historien dans le passé, ce sont essentiellement les "possibilités" d'existence privilégiées d'un être-là qui a déjà été. Le thème explicite de l'histoire ne concerne donc que des possibles passés, et non pas un passé qui a déjà été un présent massif, au sens péjoratif de vorhanden. "La 'naissance' de la recherche historique au sein de l'historialité authentique signifie alors: la thématisation primaire de l'objet historique projette l'être-ayant-déjà-été-là dans sa possibilité d'existence la plus propre. Est-ce à dire dès lors que la recherche historique a pour thème le possible? Ne tire-t-elle pas tout son 'sens' de ce qu'elle s'efforce uniquement d'atteindre les 'faits', ce qui a eu lieu en fait?"<sup>28</sup> En soulignant les termes "possible" et "faits", Heidegger tient à mettre le lecteur en garde de ne voir qu'une incongruence entre les deux expressions. En somme, cette incompatibilité n'est attribuable, comme la suite du passage le montre, qu'à une conception étroitement positiviste de la notion de "fait". Le "fait" de l'historien est tout autre chose qu'une réalité qui a déjà été; l'histoire n'a rien à voir avec la mise bout à bout d'événements passés considérés comme une série immuable. Ce qui intéresse l'historien dans le passé, ce sont les possibilités qui ont été à un certain moment constitutives de l'être-là ayant déjà été, de l'humanité passée. Or comme

l'être-là n'est jamais sous la forme d'une présence perdurante à la façon d'une chose, on ne le retrouve jamais non plus dans le futur ou dans le passé comme un "à-être-présent" ou un "ayant-déjà-été-présent". L'être-là passé n'a été rien d'autre que son pouvoir-être d'alors, que ses possibilités, et l'historien n'est au fond à la recherche que de celles-ci. C'est ainsi que se confirme à nouveau le caractère central de la notion de possibilité dans Etre et Temps: la lutte contre la métaphysique de la présence se traduit par le refus de réduire la possibilité au simple statut d'une modalité déficiente de la catégorie de présence perdurante, de la modale Kategorie der Vorhandenheit<sup>29</sup>. Heidegger donne au contraire la primauté au concept de possibilité vis-à-vis de la réalité et de la nécessité. Bien loin d'être un mode déficient de l'être, la possibilité désigne le fondement ontologique ultime de l'être-là. Il s'agit dès lors d'une détermination ontologique "positive", ce que Weber à sa manière n'a pas manqué de voir en marquant ses distances dans son emploi de la notion de possibilité par rapport à la logique traditionnelle<sup>30</sup>.

La découverte de l'être-là comme un étant qui est ontologiquement historial permet à Heidegger de donner tout son sens à cette activité qu'on appelle recherche historique. L'analytique existentielle permet de préciser la thèse Dilteyenne selon laquelle le grand privilège des sciences de l'esprit réside dans l'homogénéité du chercheur et de son objet. Cette considération statique de l'historien et de son thème ne rend pas pleinement justice au type

de rapport qui s'institue dans toute histoire. Le privilège des sciences humaines ne tient pas au fait que les deux termes sont de même nature, à la façon de deux choses. La science historique renvoie plutôt au caractère historial de l'historien lui-même, qui est à la recherche explicite de ses propres possibilités d'existence. "Les opérations de rassemblement, d'examen et de mise en sûreté des matériaux ne constituent pas ce qui d'abord met en branle le retour au 'passé', elles présupposent plutôt d'ores et déjà l'être historial pour l'être-ayant-déjà-été-là, c'est-à-dire l'historialité de l'existence de l'historien. Celle-ci fonde d'un point de vue existentiel la recherche historique comme science dans ses opérations les plus banales, les plus mécaniques"<sup>31</sup>. Dans ces lignes, ce qui a été repéré plus haut chez Weber comme intérêt historique et comme compréhension trouve son assise: la façon authentique et manifeste pour l'être-là de circonscrire son propre horizon d'attente consiste à interroger l'histoire comme ensemble de possibilités privilégiées d'existence.

De là il n'y a plus qu'un pas à faire pour se rendre compte que l'importance du passé dans l'histoire est essentiellement reliée au caractère premier de la futurité de l'historien comme être-là ayant à être. La recherche historique échappe résolument à la froide contemplation théorique: le passé humain n'est pas une région ontologique au même titre qu'un quelconque domaine des sciences naturelles. Par-delà les allures et les prétentions objectivistes de la science historique, l'historien est au fond à la

recherche de lui-même, de ses propres possibles. La science historique s'enracine malgré tout elle aussi dans le futur. "La recherche historique par suite ne prend pas son point de départ - pas plus d'ailleurs que l'historialité de l'être-là sans histoire explicite - dans le 'présent' et dans ce qui encore aujourd'hui est 'effectivement réel', de façon à remonter de là à tâton vers quelque chose de passé; au contraire, la découverte historiographique se temporalise elle aussi à partir du futur"<sup>32</sup>. Weber voyait un aspect irrémédiablement subjectif dans le discours historique du fait de la multiplicité des "points de vue" en vertu desquels l'historien peut découper son objet. Toutefois ces points de vue ne constituaient pas à ses yeux un inventaire éventuellement exhaustif de tout ce que l'histoire peut contenir de vrai, car Weber reconnaissait au même moment la mouvance ininterrompue et incontrôlable de ces intérêts dans l'histoire elle-même. C'était déjà reconnaître la finitude essentielle de toute entreprise dans le champ des sciences de l'homme, puisque le futur n'est pas réductible, pas plus d'ailleurs que le passé, à une temporalité homogène objectivable. Raison de plus pour affirmer que l'histoire est une science d'avenir.

En terminant, il faut prévenir une objection qui ne manquera pas de se manifester surtout si l'on se déclare prêt à concéder à Heidegger de même qu'à Weber l'importance du geste historique dans l'existence de l'être-là. En effet, n'y a-t-il pas un danger à hypostasier à ce point le passé de l'humanité pour restreindre la tâche de l'histoire à une répétition pure et simple?

N'est-ce pas là entretenir une vision très unilatérale de ce que l'historien est susceptible de fournir comme résultats? Car même s'il a été démontré que Heidegger n'entretient aucune illusion quant à la possibilité de reproduire le passé dans le présent, comment alors persister à caractériser l'histoire comme une répétition, sinon parce qu'on obéit à un réflexe réactionnaire? N'est-ce pas ici l'occasion de réitérer à l'endroit de Heidegger, et de Weber - puisque certaines affinités ont été mises au jour -, le reproche de conservatisme? Il est pourtant aisé de répondre à cette objection dès que l'on considère de plus près le rôle que Heidegger fait jouer à l'historialité dans sa propre entreprise d'ontologie fondamentale. Car ce projet porte lui-même inmanquablement la marque de l'histoire: il vient s'y insérer et établit même un rapport clairement articulé entre la question de l'être et l'histoire de la métaphysique. Le lecteur averti sait qu'Etre et Temps présente bien autre chose qu'une reproduction ou encore une confirmation de l'histoire de la métaphysique. La répétition au sens de Heidegger ne vise pas à trouver une réponse dans le passé, mais plutôt à répondre à ce qui dans le passé s'est présenté comme une possibilité extraordinaire, à savoir une décision quant au sens de l'être. La répétition qui entre en jeu ici n'exclut pas, comme on le sait, une Destruktion de l'histoire de l'ontologie. Pour Heidegger, une réappropriation positive du passé ne va pas sans une critique, sans une prise de distance par rapport à ce qui dans la tradition détermine insidieusement notre présent<sup>33</sup>. Une tradition non assumée, non réappropriée, ne

constitue rien d'autre qu'une entrave à la liberté de l'être-là. Cette liberté, malgré ou plutôt en raison de toutes les contraintes de la finitude, ne représente pas moins tout l'enjeu d'Etre et Temps.

Il est possible de retracer chez Weber une attitude sensiblement analogue quand on considère par exemple le sens qu'il a su donner à ses propres travaux historiques. Son constat d'une rationalisation progressive de toutes les sphères de la vie dans la civilisation occidentale l'a conduit à dresser un tableau tragique de la condition de l'homme moderne: celui-ci vit désormais dans un monde désenchanté car l'excroissance de la rationalité proprement instrumentale prive de plus en plus le monde de la vie de son sens traditionnel. Face à cette situation, Weber se garde bien cependant de céder à deux solutions de facilité: d'un côté, il y a la tentation romantique de raviver des traditions périmées afin de s'y enfoncer tête première, de l'autre, la tentative d'établir précipitamment le bilan de cet épisode maintenant clos que fut l'apparition de l'homme. Dans ce dernier cas, l'historien s'empresse de signer l'acte de décès, car il n'est à l'aise qu'avec des fossiles, des momies et des archives. Or l'autopsie qu'il pratique ici risque fort bien d'être, à son insu, une vivisection. L'historien archéologue a peut-être conclu un peu rapidement de la découverte de la finitude de l'homme à la fin de son histoire, ou encore de la place centrale de la mort dans la structure ontologique de l'être-là à la mort de l'homme. En ceci, il n'hésitera pas à se

réclamer de l'autorité de Nietzsche. Mais Weber à son tour est suffisamment nietzschéen pour refuser d'aborder l'histoire en spectateur désabusé, pour s'interdire de l'approcher autrement qu'en termes d'utilité et d'inconvénient. C'est sans doute ici la ferveur politique de Weber qui fait son apparition dans le personnage de l'historien. De même que les écrits historiques de Weber posent les bases de ce qui se dégageait graduellement comme une histoire universelle, de même ses textes méthodologiques pointent-ils toujours en direction d'une théorie de la connaissance, domaine pour lequel il s'avoue incompetent. Chose certaine, si Weber s'était aventuré dans le domaine de la problématique philosophique de l'histoire, dans le domaine de la philosophie de l'histoire, il y a beaucoup à parier que le devenir historique serait apparu comme le terrain d'exercice de la liberté plutôt que comme le déploiement d'un destin inexorable.

---

- 1 Michel Foucault, L'archéologie du savoir (Paris: Gallimard, 1969), 39.
- 2 Paul Veyne, Comment on écrit l'histoire suivi de "Foucault révolutionne l'histoire" (Paris: Le Seuil, 1979), 192.
- 3 Cf. Martin Heidegger, "Anmerkungen zu Karl Jaspers Psychologie der Weltanschauungen" dans Wegmarken (Francfort: Klostermann, 1978), 40-41; Prolegomena zur Geschichte des Zeitbegriffes, dans Gesamtausgabe, vol. 20 (Francfort: Klostermann, 1979), 3.
- 4 "Anmerkungen zu Karl Jaspers...", 41.
- 5 Prolegomena zur Geschichte..., 20, 36, 41-46, 67.
- 6 Sein und Zeit (Tübingen: Niemeyer, 1972), 397; voir également 10, 38, 376; trad. fr. par R. Boehm et A. de Waelhens, Etre et Temps (Paris: Gallimard, 1964), 26, 56.
- 7 Dans Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre ci-après cité WL (Tübingen: J.C.B. Mohr, 1973) 238; trad. fr. par J. Freund, Essais sur la théorie de la science (Paris: Plon, 1965), 250. Ce recueil de traductions ne contient pas tous les textes rassemblés dans l'édition allemande de la WL; d'où l'absence dans les notes suivantes de certains renvois à l'édition française.
- 8 WL, 237, voir également 3, 113; trad. fr. Essais, 249.
- 9 WL, 274; trad. fr. Essais, 302.
- 10 WL, 282; trad. fr. Essais, 312.
- 11 WL, 270 note; trad. fr. Essais, 295.
- 12 Raymond Aron, Introduction à la philosophie de l'histoire (Paris: Gallimard, 1948), 204.
- 13 WL, 273-274, 286-287; trad. fr. Essais, 300-301, 318.
- 14 WL, 287; trad. fr. Essais, 318.
- 15 WL, 179; trad. fr. Essais, 163.
- 16 L'expression "futur passé" est de Raymond Aron, op. cit., 225, 228, 230.
- 17 WL, 267, 274; trad. fr. Essais, 292, 301.
- 18 WL, 267; trad. fr. Essais, 291.

- 19 WL, 221; trad. fr. Essais, 225-226.
- 20 Paul Ricoeur, Temps et récit, tome I (Paris: Le Seuil, 1983), 211-219.
- 21 WL, 270, voir également 83; trad. fr. Essais, 296.
- 22 Voir la dédicace au comte Paul Yorck von Wartenburg dans Einleitung in die Geisteswissenschaften, dans Gesammelte Schriften, vol. I (Stuttgart: Teubner, Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 1959), IX; trad. fr. par L. Sauzin, Introduction à l'étude des sciences humaines (Paris: P.U.F., 1942).
- 23 WL, 277-278, voir également 104; trad. fr. Essais, 306-307.
- 24 Martin Heidegger, "Anmerkungen zu Karl Jaspers...", 40.
- 25 WL, 264-265; trad. fr. Essais, 286-288. Pour les fins de notre exposé, nous avons interverti l'ordre des deux premiers termes.
- 26 Koselleck élève l'expression Erwartungshorizont, ainsi que sa contrepartie axée sur le passé, Erfahrungsraum, au rang de "catégories" qui servent à cerner le temps historique. D'ailleurs dans son entreprise épistémologique visant à dégager les "conditions de possibilités de l'histoire", il n'oublie pas de se référer à Heidegger. Cf. "'Erfahrungsraum' und 'Erwartungshorizont' - zwei historische Kategorien", dans Vergangene Zukunft (Francfort: Suhrkamp, 1979) 351-353, 355. Voir également du même auteur "Wozu noch Historie?", dans Geschichte und Theorie, recueil de textes réunis par H.M. Baumgartner et J. Rüsen (Francfort: Suhrkamp, 1976), 20, 28-29.
- 27 Cf. Sein und Zeit, 383.
- 28 Sein und Zeit, 394, traduit par nous. Dans ses derniers écrits publiés à titre posthumes, Dilthey fait reposer la signification du passé sur le concept de "possibilité objective". Voir Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften, Gesammelte Schriften, vol. 7, 254.
- 29 Sein und Zeit, 143; trad. fr. Etre et Temps, 179.
- 30 Dans l'extrait qui suit, Weber expose une conception de la possibilité qui est très voisine de ce que Heidegger en dira à l'alinéa 31, sauf qu'ici la nature méthodologique de la mise au point de Weber a pour conséquence qu'il n'évalue la portée de cette catégorie que par rapport au savoir: "La catégorie de 'possibilité' n'est donc pas appliquée sous une forme négative, au sens où elle serait par opposition au jugement assertorique ou apodictique l'expression d'un non-savoir ou respectivement d'un savoir incomplet; au contraire elle signifie justement une

référence à un savoir positif de 'règles du devenir' ou, comme on dit d'ordinaire, à notre savoir 'nomologique'."  
 WL, 276; trad. fr. Essais, 304.

- 31 Sein und Zeit, 394, traduit par nous et souligné par Heidegger.
- 32 Sein und Zeit, 395, traduit par nous et souligné par Heidegger. Voir également de Heidegger la conférence de 1924 intitulée "Le concept de temps", trad. fr. par M. Haar et M.B. de Launay dans Les cahiers de l'Herne: Martin Heidegger (Paris: l'Herne, 1983), 35; Vom Wesen der menschlichen Freiheit, Gesamtausgabe, vol. 31, 213. Pour une formulation encore hésitante mais extrêmement caractéristique de la place du futur en histoire, voir aussi Dilthey, Der Aufbau der geschichtlichen Welt..., 233-234, 289.
- 33 En l'absence d'une traduction française des alinéas 74 et 75 de Sein und Zeit, le lecteur trouvera à l'alinéa 6 dans la traduction de R. Boehm et A. de Waelhens l'essentiel des arguments de Heidegger sur l'historialité de l'être-là, 19-22.